



## Culture

La grande romancière irlandaise, qui vit à Londres, publie ses mémoires de *Fille de la campagne*.

# EDNA O'BRIEN FILLE DE L'EIRE





À LONDRES, vers 1971, Edna O'Brien pose devant sa maison (à g.). En Irlande, quand elle était jeune fille (à d.). Avec son fils cadet, Sasha Gébler.



### Itinéraire d'une femme libre

**1930** Naissance dans le comté de Clare, en Irlande.

**1950** Diplôme de pharmacienne.

**1954** Épouse l'écrivain Ernest Gébler, dont elle aura deux fils. Elle s'exile à Londres.

**1960** Son premier roman, *les Filles de la campagne*, fait scandale en Irlande et connaît un succès mondial.

**1981** Écrit sa première pièce de théâtre, *Virginia*.

**1999** Publie une biographie de James Joyce (avant celle de Lord Byron dix ans plus tard).

**2006** Son roman *Crépuscule irlandais*, unanimement salué, raconte le lien mère/fille.

**2013** Publie ses mémoires, intitulées *Fille de la campagne*.

## livres

Une rue tranquille du quartier chic de Chelsea. Une très anglaise maison mitoyenne, adossée à un petit jardin en fouillis. Dans la cuisine, élégamment vêtue de noir, avec une énergie qui fait vite oublier ses 82 ans, Edna O'Brien prépare un thé pour ses hôtes, qu'elle entraîne d'un ton impérieux à l'étage, vers un salon baigné de lumière et colonisé par les livres. La romancière est chez elle à Londres, où elle écrit depuis plus d'un demi-siècle. Mais son home, sa vraie « patrie mentale et romanesque », son « berceau » restera toujours l'Irlande, où elle est née en 1930 dans une ferme du comté de Clare, dans l'ouest de l'île. Là se trouve son domicile affectif et imaginaire, le terreau sauvage et violent où s'enracine sa fiction, et qu'elle évoque avec une sobre émotion dans la première partie de ses foisonnantes mémoires, *Fille de la campagne*. Mais comme nombre d'auteurs irlandais exilés (de James Joyce à Samuel Beckett), Edna O'Brien entretient avec son pays natal une relation complexe, passionnelle et conflictuelle.

**Deux scènes emblématiques donnent la mesure de cette intensité** et du chemin parcouru par l'écrivaine, parallèlement à l'évolution de l'Irlande vers la modernité. En 1960 sortait sa première fiction, intitulée *les Filles de la campagne* (au pluriel), récit de l'apprentissage sentimental et sexuel de deux adolescentes curieuses. Un roman initiatique singulier, d'inspiration autobiographique qui, dans un pays corseté par une morale catholique des plus conservatrices, fit l'effet d'une bombe et fut mis à l'index. Le curé de la paroisse d'origine d'Edna O'Brien brûla même quelques exemplaires de l'œuvre sulfureuse sur le parvis de l'église. « J'ai subi l'interdiction en

### À DÉCOUVRIR SUR TABLETTE

Edna O'Brien lit un passage de ses mémoires.

même temps qu'Alberto Moravia, compagne plutôt glorieuse, se souvient la romancière. Mais moi, j'étais une femme, jeune et irlandaise. Une Jézabel ! » Le scandale fut épouvantable. Un demi-siècle plus tard, en 2010, changement d'ambiance : une plaque est inaugurée au village en l'honneur de celle qui est devenue « la grande dame des Lettres irlandaises ». En chaire, le prêtre invite ses ouailles à assister à la cérémonie pour l'enfant du pays... Une paix des braves, qu'Edna O'Brien n'évoque pas de manière revancharde, pas plus qu'elle ne s'apitoie un seul instant sur la jeune fille pauvre et solitaire qu'elle fut.

« **L'Irlande où j'ai grandi était un autre monde, à des années-lumière, un univers sombre et arriéré, où les gens n'avaient ni l'eau courante ni l'électricité, ne savaient ni lire ni écrire, un pays où sévissait encore une grande misère et où les mentalités restaient marquées par la colonisation et les famines des siècles passés.** » La maison de son enfance, Drewsboro, est le lieu qui habite Edna O'Brien pour le meilleur et pour le pire, ancienne propriété des maîtres anglais échue à sa famille appauvrie – le père, alcoolique, éleveur de pur-sang contraint de se reconvertir en fermier, y faisait régner la terreur. Mais la nature était omniprésente, à la fois protectrice et propice à l'évasion, sensuelle et intense, ainsi que le lecteur la retrouvera au cœur de son œuvre, magnifiée par un style charnel et ardent. Les personnages qui peuplaient Drewsboro et la contrée formaient une galerie haute en couleur – Mabel la folle, Carnero l'ouvrier agricole matois, la maîtresse d'école éprise d'épopées celtiques. Bref, un vivier romanesque, prêt à alimenter des tas d'histoires – « les plus grands auteurs sont pour moi de fabuleux conteurs, de Faulkner à Flaubert, en passant par Dickens, Tolstoï ou Hemingway ». Mais la figure centrale de l'enfance irlandaise d'Edna O'Brien, c'est la mère, tout à la fois complice et étouffante ennemie : « Nous étions très attachées l'une à l'autre. Je l'admirais. Mais je voulais me libérer de son emprise. Toute sa vie, elle m'a écrit de longues lettres désapprobatrices. Cette femme très pieuse, qui n'avait jamais



## CULTURE livres



PHILIPPE MATSUDA/ÉDITIONS SABINE WESPESIER

EDNA O'BRIEN est déjà happée par l'écriture d'un nouveau livre.



À LIRE

FILLE DE LA CAMPAGNE, d'Edna O'Brien. Sabine Wespiesier éditeur, 25 €.

### L'Irlande, terrible beauté

» NATIVE D'UN PAYS BLESSÉ PAR L'HISTOIRE, Edna O'Brien n'a pas négligé le conflit en Irlande du Nord. Un chapitre de ses mémoires est sobrement intitulé *North*. En 1981, elle a écrit des poèmes sur ce « personnage iconique et messianique » que fut Bobby Sands – le prisonnier catholique militant et gréviste de la faim qui a tenu tête à Margaret Thatcher jusqu'à la mort. En 1994, la romancière a brossé pour le *New York Times* le premier grand portrait de Gerry Adams, l'homme du Sinn Féin qui sentait encore le soufre, avant de devenir le leader catholique incontesté des pourparlers de paix. La même année, elle publiait *la Maison du splendide isolement*, l'histoire tragique d'un homme de l'Ira (l'Armée républicaine irlandaise) échoué dans le Sud.

lu de littérature – à la maison, on ne trouvait que des livres de prières ou de cuisine – s'opposait absolument à mon métier d'écrivain : à ses yeux, les romans étaient les lieux du péché et de la luxure. Le paradoxe, c'est que c'est elle qui a instillé en moi le goût des mots. Formidable observatrice, elle avait l'art de décrire sa vie et son environnement avec une authenticité et une poésie rares. » À l'heure de sa fin, dans un hôpital de Dublin, la vieille dame demanda à ceux qui l'entouraient de ne pas pleurer car « la mort ne serait plus ». « C'est un vers de John Donne que j'avais dû citer autrefois et qu'elle avait gardé en mémoire. Jamais je ne me suis sentie aussi proche d'elle. »

Car leur relation avait été une longue suite de déchirements. Mise en pension dans un couvent, Edna O'Brien confie être sortie de ces âpres années d'enfermement « avec une faim de loup. De nourriture. De vie. D'histoires que j'allais écrire ». Ses parents la laissent partir travailler à Dublin où elle obtient, à 20 ans, son diplôme de pharmacienne. C'est là qu'elle va rencontrer l'écrivain Ernest Gébler. Son existence prend alors le tournant de la rébellion et de la littérature. Elle s'enfuit et se marie avec Gébler contre l'avis de ses parents qui la poursuivent. Comme dans les romans du XIX<sup>e</sup> siècle... Le jeune couple s'exilera à Londres, où il ne durera guère. La publication des *Filles de la campagne* apporte à

Edna O'Brien une notoriété que son mari, resté dans l'ombre, supporte de plus en plus mal. Après le divorce, la jeune écrivaine et renégate devra se battre pour obtenir la garde de ses deux garçons, Carlo et Sasha, qu'elle vénère – l'un est devenu écrivain, l'autre, architecte. Leurs portraits trônent dans la maison londonienne, et les mémoires de la romancière leur sont à tous deux dédiés : « à mes guerriers de fils ».

Mais la guerrière, ce fut d'abord elle-même, à lutter pour tout mener de front : ses vies d'écrivaine, de mère, d'amoureuse et de mondaine... Car dans le *swinging London* des années 1960, la curieuse et avide Edna va croiser toutes les célébrités de la terre ! Des écrivains stars aux acteurs d'Hollywood, des chanteurs en vogue aux photographes de mode. La fille de la campagne prend sa revanche en ville. Dans une soirée, Robert Mitchum fend la foule pour l'embarquer bras dessus, bras dessous. Elle travaille avec John Huston, se lie d'amitié avec Jackie Onassis et Harold Pinter. Richard Burton est pour elle « comme un frère ». Paul McCartney vient gratter la guitare dans la chambre de ses fils... Edna O'Brien rapporte ces épisodes avec un humour et une simplicité allégres : la même justesse de ton dont elle use pour les personnages de son enfance rurale. Ici ou là-bas, elle restera toujours un électron libre. Inclassable, elle a écrit tous azimuts,

des romans, des nouvelles, des pièces de théâtre, sur le sentiment amoureux, la sexualité féminine, les rapports mère-fille. Ses biographies font date, de James Joyce à Lord Byron. Le rapport d'Edna O'Brien à la religion demeure délicat. Elle garde la dent dure vis-à-vis de la hiérarchie catholique et des évêques irlandais : « Leur tyrannie sur les âmes s'est estompée. Mais ils persistent à ne pas véritablement reconnaître leurs erreurs, sur les affaires de pédophilie, par exemple. Je fais une nette différence entre les discours de ces bureaucrates et l'enseignement du Christ, qui reste indépassable. » Pour l'heure, Edna O'Brien continue d'aller à la messe, d'espérer en un Dieu d'amour et non en celui « impitoyable et vengeur » de son enfance. Mais l'écriture est sans doute sa véritable religion, la fièvre qui la hante au quotidien, lui arrache de terribles et divins efforts, la cloître dans une bien-aimée solitude et lui réjouit l'âme. La romancière peste contre les obligations et les rendez-vous liés à la publication de ses mémoires, qui la tiennent éloignée de sa table de travail. Déjà, sous l'emprise d'un nouveau roman, elle affirme : « La part spirituelle en jeu dans la littérature est tout aussi essentielle que la relation au monde. »

RETROUVEZ SUR NOTRE SITE  
l'interview d'Edna O'Brien à Londres.  
[www.lavie.fr](http://www.lavie.fr)